SEP 17 1918

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

(Commence le 6 aout.)

La Fille DU FORGERON

Par

HENRI DEMESSE

I

(A continuer)

—Oui, monsieur.

—*Alors, c'est sur lui que le mari a tiré!* Où est-il?

Madame dit qu'elle l'a vu sauter par la fenêtre.

Le médecin marcha vers la fenêtre et regarda au dehors.

—Le premier étage est très haut, dit-il. A moins d'être un clown, il est impossible de sauter d'ici dans la rue sans se rompre les os. Le mari est ici. Avez-vous visité l'appartement?

—Oui, sauf cette chambre qui est fermée à clef en dedans.

—Eh! pardieu, le mari est là! Il faut ouvrir cette porte.

—Peut-être voudrait-il mieux attendre l'arrivée du commissaire de police; on est allé le chercher et il sera ici incessamment.

—Sans doute, fit le concierge subitement. La présence du magistrat dégagera notre responsabilité.

Ouvrez cette porte, dit le médecin, énergiquement. Je prends tout sur moi.

—Mais...

—Faites ce que je dis; il y a là, peut-être, un homme blessé grièvement, et qu'on peut sauver en lui donnant des soins immédiats.

—Il doit être mort, on n'entend aucun bruit.

—Il faut que nous nous en assurions. Allons, ouvrez.

Le concierge déclara qu'il n'avait pas de clé.

—Enfoncez la porte!

Le médecin, aidé par le vieux monsieur, essaya d'enfoncer la porte, qui résista.

Aidez-nous, ou? dit le médecin au concierge.

Sous la poussée des trois hommes, la porte céda.

Les deux vieilles demoiselles s'étaient echappées, précipitamment.

Dame, c'les étaient trop nerveuses! Elles ne pouvaient pas voir un spectacle indécent! Du sang! Un cadavre, peut-être!

Prenez un de ces candélabres et éclairez-nous! dit le médecin au concierge, qui obéit.

Dans la chambre, sur le tapis, Michel gisait, la face ensanglantée. L'arme dont il s'était servi, un revolver de petit calibre, s'était échappée de sa main et avait roulé à quelques pas.

Qu'est-ce que je disais? fit le médecin en haussant les épaules.

Il se baissa, tâta le pouls et se releva joyeux.

Il n'est pas mort! dit-il. Portons-le sur le lit.

Les trois hommes portèrent le corps sur le lit, qui était tout prêt pour recevoir les époux.

Le sang d'un blessé rougit l'oreiller, orné de dentelles et portant le chiffre de la mariée.

Le jeune médecin examina la blessure.

C'est grave! prononça-t-il. Il faut le faire transporter, d'urgence, à l'hôpital! Je vais signer la pièce nécessaire! Dites-moi, ces jeunes gens ont-ils des parents, des amis? Les connaissez-vous?

—La jeune femme est institutrice de la fille d'un industriel.

—Vous avez l'adresse de cet industriel?

—Oui, monsieur.

—Prévenez-le de ce qui se passe! Et le jeune homme?

—Il a un oncle, qui se nomme Gérard, et qui habite Saint-Cloud.

—Passez-lui un *télégramme*.

Comme le médecin signait la pièce nécessaire pour l'admission, d'urgence, de Michel à l'hôpital, le sergent de ville reparut avec le commissaire de police. Le jeune médecin lui fit part de ses actes.

—Je me charge de tout, dit le magistrat.

V

A LA MARÉCHALERIE

La maréchalerie d'Antoine Gérard était installée, depuis soixante ans, au centre d'un vaste terrain s'étendant à peu de distance de l'église de Saint-Cloud, se prolongeant assez loin le long du coteau, au milieu les arbres qui la pressent. Fenêtres et portes manquent.

On y accédait par une porte rocheère faite d'épaisses planches de chêne, grossièrement équarries, retenues, entre elles, par des barres énormes, rivées.

Cette porte s'ouvrait sur des pieux: deux troncs de chêne, à peine dégrossis, et fichés, solidement, en terre.

Au-dessus de la porte, on voyait une sorte d'écusson, accroché à une tige de fer rentrée dans le pilier de droite.

Cet écusson, qui grinçait lorsque le vent soufflait sur le coteau, portait, en lettres dédorées, l'inscription suivante:

ANTOINE GERARD
maréchal-ferrant.

Les deux montants de la porte étaient ornées de vieux fers à cheval cloués sur le bois.

Depuis vingt, Antoine Gérard avait ajouté, à *son entreprise*, le charronnage et une forge.

Il s'occupait même de grosse serrurerie.

Lorsqu'on avait franchi la porte rocheère, on se trouvait dans une grande cour, encombrée de voitures de toutes formes: camions, tombereaux, tardiers, même brouettes... dont les brancards, relevés, se dressaient vers le ciel.

Cela ressemblait à un hôpital de véhicules éclopés, dont Antoine et ses ouvriers étaient les chirurgiens. Des harnais, des chaînes, des colliers étaient accrochés aux timons, et pendaient, emmêlés, ressemblant à d'effrayants attirails de torture.

Le terrain de la cour, tout noir, était sillonné d'ornières profondes, béantes, creusées par les lourds tombereaux aux roues cerclées de fer.

Un bouchait ces ornières, tant bien que mal, avec des restes de forge, du mâchefer et des cailloux.

Plusieurs poules blanches, et un coq frottant, vivaient, dans cette cour, sans être trop effarouchés par les allées et venues des charretiers, ni par les mouvements des chevaux qu'on ferrait, le plus souvent, en plein air.

Au fond de la cour, derrière une cloison en planches peintes en vert, s'étendait un assez vaste jardin dans lequel Charlotte, la petite-fille du maréchal-ferrant, cultivait des fleurs.

La forge, une sorte de hangar fermé, s'élevait à gauche, et à droite, le bâtiment d'habitation occupé par Antoine Gérard et par sa petite-fille.

Il y avait un bureau à côté de la forge.

Au lendemain de la noce de son neveu M. Michel Verdier, le vieux maréchal-ferrant, debout dès l'aube, était mis aussitôt au travail; la journée pressait.

Il fallait rattraper le temps perdu la veille.

A midi sonnant, les trois ouvriers, qui travaillaient avec le vieux, et l'apprenti, quittèrent la forge.

—A demain, patron! dit le contremaître.

En effet, c'était un dimanche, et les ouvriers avaient consenti à travailler, jusqu'à midi, à cause de la presse, ils entendaient avoir, au moins, leur demi-journée.

A demain, répondit le père Gérard.

Le bonhomme Gérard resta, assis, pensif; il songeait à Michel.

Soudain, il sursauta: Charlotte l'appelait.

—Père!

—Hein?

—Le déjeuner est servi!

—J'y vais.

Le vieux ôta son tablier de cuir, rabattit ses manches, et, traversant la cour, passa dans la salle basse de la maison, une salle très vaste où on prenait les repas en famille.

On y voyait un grand buffet tout encombré de vaisselle en faïence; des assiettes au fond desquelles des sujets variés étaient peints, représentant des épisodes des batailles de l'empire: la bataille de Magenta, la prise de Solférino, la prise de Puebla et des portraits: Mac-Mahon, Canrobert, Forey, Victor-Emanuel, Garibaldi, le comte de Cavour, Napoléon III.

En bel ordre, et constituant l'argenterie de la maison, se trouvait la timbale dans laquelle Charlotte buvait.

Tout autour d'une glace, surmontant la cheminée, on avait accroché des portraits de famille et d'amis, dans des cadres uniformes, en cuivre repoussé, à treize sous la pièce.

Sur la cheminée, il y avait deux flambeaux chargés de bougies de cire bleue, émergeant d'une rose en papier peint, et un vase, en verre bleu, à bords dorés, portant, en lettres d'or, le nom de Charlotte.

Ce vase avait été gagné, au tournoquet, à la fête de Saint-Cloud, par le père Gérard.

Une horloge-coucou, dont les poids pendaient, donnait l'heure en faisant sortir, brusquement, de ses flancs, après un grincement prolongé et avec un bruit de veille ferraille, un coq, qui battait des ailes et chantait "cocou", en s'inclinant huit fois de haut en bas, en guise de salut, pour chacune des différentes heures.

Au milieu de la salle il y avait une table ronde, en acajou, à rallonges, recouverte par une toile cirée sur laquelle on avait figuré, dans des médaillons, les fables de La Fontaine.

Une douzaine de chaises de paille composaient les sièges.

Au fond, on voyait un escalier, en bois, sur lequel on accédait au premier étage, où se trouvaient deux grandes chambres, dont l'une servait, alors, de débarras; l'autre était occupée par le père Gérard.

Trois portes ouvraient sur cette grand'salle: celle de la chambre de Charlotte, qui était à droite; celle de la chambre de Michel, quand il demeurait chez son oncle, à gauche; et celle de la cuisine, qui se trouvait sous l'escalier.

A table! dit le vieux.

Il découpa la soupière et servit Charlotte, d'abord; il se servit ensuite, et mangea, silencieusement.

Lorsqu'il eut vidé son assiette, il but un coup de vin et ne toucha pas à la viande: un morceau de bœuf fort appétissant pourtant, entouré de choux fumants.

Charlotte, qui vivait de peu, mangea un fruit; puis, elle apporta le café.

Les repas étaient vite expédiés, à la maréchalerie.

Ah! jadis, quand Michel était là, c'était autre chose.

Le gaillard, qui travaillait ferme, avait un vigoureux appétit et, ça donnait faim, tout de bon, rien que de le voir manger.

C'était fini, à présent!

Il avait fait bande à part, le Michel, l'ingrat!

Il avait vécu heureux pourtant, chez le vieux!

Plus d'espoir de le voir revenir, maintenant.

C'est à tout cela que Gérard songeait.

—Il me semble qu'on vient d'entrer dans la cour. Va voir qui c'est, fille! Va, mon enfant.

—A l'instant.

Charlotte, endimanchée, vêtue, comme la veille, de sa robe en mousseline blanche ornée d'un ruban bleu, sec va, légère, accorte.

Son visage triste s'épanouit.

—C'est maman Louise et Pierre! dit-elle.

Ah! ils arrivent à pis, fit le vieux, toutheu reux de cette visite. Ils prendront le café avec nous!

Pierre et Louise pénétrèrent dans la salle.

Pierre serra affectueusement la main du père Gérard, et Louise embrassa tendrement Charlotte.

Assayez-vous, mes bons amis! dit Gérard... Vous prendrez bien une tasse de café?

—Ce n'est pas de refus? répliqua Pierre.

Charlotte, deux asses, mon enfant.

—Attends, Charlotte, je vais t'aider.

Ces vieux amis du maréchal-ferrant habitaient une jolie maisonnette, sur la côte, là-bas, à un quart d'heure de chemin.

Quand le père Gérard avait perdu, presque coup sur coup fils Thiéval et sa bru, il avait pris Louise à son service pour s'occuper de Charlotte, alors enfant.

Louise avait épousé Pierre Castel.

Ils vivaient, à l'aise, des appointements de Pierre, qui était garçon de recettes d'une maison de banque de Paris.

Il était grand, maigre, sec, robuste pourtant, car il avait passé sa vie au grand air: enfant, aux champs; homme, dans les camps: en Algérie, au Mexique, en Italie, en Crimée, toujours gai, toujours infatigable.

Il avait bien l'allure d'un vieux soldat.

Il était toujours propre comme un sou neuf, et rasé, peigné, astiqué.

Sa trogne, rubiconde, dénonçait son péché mignon: il aimait le bon vin, mais il ne se grisait jamais... car Louise, sur ce point, n'était pas badine!

Son visage exprimait la bonhomie et l'honnêteté.

Pierre Castel avait bien, sur la conscience, quelques peccadilles soldatesques; mais pas une mauvaise action; son visage ne trompait donc pas.

Ce jour-là il portait sa redingote des dimanches.

Cette *redingote*, hermétiquement boutonnée, dessinait bien la taille svelte du bonhomme.

Un ruban multicolore ornait sa boutonnière: Pierre avait la médaille militaire et les médailles des campagnes qu'il avait faites.

Deux boutons d'or brillaient sur le plastron de sa chemise immaculée, et, quand il tournait les bouts de sa grosse moustache grise, il montrait, avec affectation, une bague à gros chaton qu'il portait, le dimanche, à l'index de sa main gauche; c'était un cadeau de Louise.

De mêmes car il tenait à exhiber tous ses bijoux: sa chaîne de montre, en or, barrait le revers de sa redingote.

Enfin, un chapeau de paille aux larges ailes, crânement incliné sur l'oreille droite, couvrait sa tête.

Ainsi équipé, Pierre Castel était sur son "trente-et-un", et Louise le regardait avec orgueil; le bonhomme, d'ailleurs, trouvait ça tout naturel, car, lui-même, il se disait homme de goût et convenait qu'il était encore fort bien.

Louise, qui était moins naïvement satisfaite de soi, avait dû être cependant, un joli brin de fille.

A Continuer

COL. H. J. de la VERGNE.
Attorney At Law
Has removed his office to 410 Audubon Bldg
Phone Main 345

EXEMPLES D'HÉROISME

Que d'exemples d'héroïsme de jeunes officiers, fils de généraux et colonels n'avons-nous pas à enregistrer pour ainsi dire régulièrement. Le dernier trait de ce genre est celui de la mort du fils du colonel O'Neill, Commandant d'artillerie de la 13le Division.

C'était au moment d'une des dernières offensives dans la forêt de Retz. Quelques heures après le combat, un officier vient trouver le colonel, il prend la position réglementaire et attend d'être interrogé.

"Qu'y a-t-il, demande le colonel O'Neill?

"C'est dit l'officier d'une voix tremblante d'émotion, votre fils... Il vient d'être frappé.

—"Mortellement?

"Oui, mon colonel. C'est fini, Mort pour la France."

Le colonel O'Neill prie deux de ses officiers de l'accompagner et se rend vers le lieu où on va enterrer son enfant.

"Il y avait, dit une communication d'un combattant à l'Infrasigeant trois kilomètres à faire. Une heure et demie après, le colonel était de retour et complétait ses instructions.

"Assis; les yeux rouges, le regard un peu lointain, il donnait des ordres tandis que sa main nerveuse tapotait sa canne à petits coups, et les officiers silencieux rapides, acquiesçaient, admirant le calme stoïque de leur chef."

Le Colonel O'Neill venait de combattre avec une rare énergie durant trois jours sous les ordres du général de division, Hennocque, un autre héros à qui nous devons en 1914, la prise de Saint-Georges, dans les Flandres et qui, depuis, a pris part à cent combats où partout il s'est montré d'une audace et d'une remarquable témérité, que le succès a couronné. Le Général Hennocque a lui aussi perdu ses deux fils à ses côtés en 1914 et 1915, et il apporte la *mort du premier* dans des conditions tragiques. Le Général n'était encore que Colonel, il commandait un régiment de cuirassiers en Belgique à La Cense Maltaise, devant Fosse. Le régiment reçut à dix heures du matin l'ordre de se porter en avant. Le Général appelle le colonel Hennocque de La Fayette:

—"Avec tout ce que vous pourrez mettre à pied de vos dragons, vous allez vous porter en avant et occuper à Fosse."

Le colonel commande ses cavaliers.

—"Combat à pied!"

Et tous ces cavaliers démontés se mettent en marche. A ce moment passe sur le chemin un lieutenant du 13e dragons qui, avant d'entrer à Saint-Cyr avait fait son année de service dans le régiment du colonel Hennocque qui d'ailleurs ne le reconnaît pas au milieu du fracas de la lutte.

—"Vous êtes du 13e Dragons, lui demande le colonel." Savez-vous quelque chose du sous lieutenant Hennocque de La Fayette?

—"Mais il est tué!... Ah pardon, mon colonel, vous êtes son père!

—"Tué! où? Comment? interroge nerveusement le malheureux père.

L'officier raconta comment était tombé ce brave.

"Pendant ce temps, m'a raconté plus tard un témoin de cette scène poignante, le régiment de dragons s'était formé: le colonel serra la main de l'officier, un sanglot l'empêcha de parler; deux grosses larmes roulèrent sur son visage couvert de poussière et se tournant vers ses officiers: "En avant!" fit-il et tout en marchant il donnait des ordres; quelques instant après un de ses officiers était tué à ses côtés."

Les exemples pareils se rencontrent non seulement dans la guerre actuile, mais encore dans les guerres d'hier.

Le hasard d'une lecture me mettait récemment sous la main un livre où le débarquement des Français à Alger en 1830, par Merle, secrétaire du Général Bourmont, chef de l'expédition, qui raconte qu'à Staoueli, il assista au spectacle suivant:

"Une scène de nuit. Qu'est-ce que cela? Une tente. Hélas! oui, une petite tente d'officier! Un brave enfant qui se meurt, et dont le père n'ose pas pleurer parce qu'il est général en chef (Bourmont et n'ose pas non plus s'asseoir au chevet de son fils parce que l'armée est l'aîné dans la famille qu'on lui a donnée."

Ils sont stoïques ces pères qui, comme Castelnau au Grand Couronné, comme Maunoury sur l'Ourcq comme Hennocque à Fosse, comme le colonel O'Neill dans la forêt de Retz, comme plusieurs autres, firent faire leur deuil pour ne songer qu'au devoir.

Ce sont vraiment des natures d'élite.

NICOLAS II,

Le Figaro:

La mort de l'empereur Nicolas met fin à la carrière la plus tragique de ces temps, et peut-être de tous les temps. Il était marqué du signe de la fatalité, et il le savait. Sans doute, cette prescience qu'il avait de son sort se combinait aux vacillations de son esprit et de sa conduite. Il suivit la vie et fut ballotté par elle jusqu'à ce qu'elle le rejetât, brisé, sur le rivage.

Je l'aperçus, la première fois, quand il vint à Paris au fameux voyage de l'alliance en 1896. J'étais alors ministre de s'Affaires Etrangères. Le prince Lobanof, avec qui j'entretenais depuis longtemps des relations amicales, mourant au moment même où les souverains russes commençaient leur voyage.

A son arrivée à Paris, le jeune empereur m'apparut sous un inexpérimenté, déjà désemparé. Le souvenir du prince Lobanof fut un lien. Nicolas II m'accueillit avec beaucoup de simplicité et une sorte d'abandon. Il me parla en confidence et je me souviendrai toujours de la façon dont il s'ouvrit à moi au cours de la dernière audience, à Versailles. De lui-même, et comme pour chercher un appui, il m'exposa les difficultés de son règne commençant. "Je ne suis pas né pour le trône, me dit-il; on ne m'a pas préparé à cela. Ca et, j'étais fait pour rester officier ou marin, ne pas sortir de la vie privée, n'être rien autre chose que le fidèle et loyal serviteur de mon pays et de la dynastie. La mort de mon frère me laisse la couronne. Mon père vénéré meurt jeune et me voici maître et responsable de tout. Je ne suis pas prêt. Autour de moi, personne. Lobanof était de ceux, d'ailleurs trop âgés. Il meurt. Sur qui m'appuyer? L'Empire est miné par les coups de sape profonds de l'anarchie et du nihilisme. Depuis quatre générations, mes aïeux ont vécu sous la menace de l'assassinat. La Revolution est partout. J'aurai des troubles en Pologne (c'est alors qu'il m'indiqua ses projets libéraux pour l'organisation du royaume ; j'aurai des troubles et des révolutions en Finlande, au Caucase, en Arménie; j'aurai des complications graves en Extrême-Orient. En Europe, la Russie n'ayant pas d'accès libre, ne peut faire ni la paix ni la guerre, je crains tout, et me voilà sans appui, sans conseil, sans Constitution. Il faudrait tout refaire; je ne sais que faire." Mon père s'est appuyé sur l'alliance avec la France; c'en la seule partie de son héritage qui m'apparaisse stable et solide. Vous pouvez compter que je lui resterai fidèle, comme je suis assuré qu'elle ne me manquera pas."

Vingt ans après, en 1916, la guerre depuis deux ans suivait son cours. Déjà la Russie avait subi de graves défaites; de profonds troubles intérieurs menaçaient l'ordre public et la dynastie. Les ministres se succédaient au pouvoir. En Europe, le bruit se répandait de toutes parts, venant on ne sait d'où, que le gouvernement de l'empereur Nicolas, et Nicolas lui-même, recherchaient une paix séparée. Sous des influences diverses, notamment celle de Raspoutine, l'empereur, disait-on, se préparait à trahir l'alliance. Des Russes arrivaient avec mission d'accréditer ces bruits et de préparer l'opinion à l'idée d'une révolution. Nous assistions à cette étrange propagande. Les moyens de communication avec la Russie faisaient défaut: on n'avait ni accès, ni contrôle. L'inquiétude tenait les esprits en suspens.

Sur ces entrefaites, juste à l'anniversaire des vingt ans, en Octobre 1916, je reçus, par la valise diplomatique, une lettre que m'adressait un des familiers de l'empereur Nicolas. La lettre évoquait d'abord le souvenir de l'anniversaire, elle ajoutait que l'empereur n'avait rien oublié, et n'oubliait rien. Voyant, dans mes articles du Figaro, que je restais fidèle aux principes de l'alliance, il m'en remerciait et me faisait donner l'assurance qu'il en était de même de son côté. A l'occasion de l'anniversaire du voyage qui avait laissé en son souvenir et et celui de l'impératrice une si profonde empreinte, il m'envoyait son portrait, de même qu'il m'avait donné son portrait vingt ans auparavant.

Cette initiative était toute spontanée. Rien, de ma part, ne l'avait provoquée. Eloigné des affaires depuis de nombreuses années, je ne pouvais rien. On n'avait aucune raison de s'occuper de moi et de m'adresser de folles déclarations si elles n'étaient pas sincères. Or, le portrait, dont l'envoi subit quelque retard, m'arriva juste à l'heure où la révolution convoquait Nicolas sous le prétexte qu'il trahissait. L'alliance et qu'il allait souscrire une paix séparée...

Nicolas était marqué du signe de la fatalité. Quelles que fussent ses actitudes de chef de gouvernement l'impossible pour lui était de sortir de son rêve. L'histoire avait mûri ce dernier empereur dans une inconscience au moins présumable. Son appréhension était devenue vision. S'il fallait écrire son règne, je dirai qu'il fut une faite devant le Destin. Peut-être trouverait-on là la raison des contrastes, des incohérences des zigzags d'une politique toujours traquée. Il cherchait son refuge dans l'intimité du foyer: où l'eut-il trouvé?

Le récit de Nicolas II est à peine l'exhalaison d'un sombre dans la tempête de la revolution. Les hommes qui se penchent sur cet océan de maux n'en voient pas le fond. En général, on plonge, comme lui, détourner les regards, se résigner, attendre, s'en remettre à l'inconnu, et c'est peut-être le plus sage.

La véritable énigme, le nœud gordien que Nicolas n'était de taille ni à dénouer ni à trancher, c'est l'emmêlement inextricable entre les aspirations de l' "intelligence" russe et les instinct populaires. Et ce discord, la révolution, au lieu de la débrouiller, l'a fait apparaître dans son impossible complexité.

Les vieux partis slavophiles avaient cru à une mission providentielle de la race ou de la nationalité russe. Seul peuple jeune parmi les autres peuples européens, l'avenir lui appartenait. Il reconstituerait l'Europe d'après ses propres principes. L'orthodoxie et la propriété communale. Il était le peuple "Messie", ayant une prédestination historique universelle. En remplissant son rôle "culturo-historique", la Russie présiderait à l'avènement, dans les affaires humaines, de l'inspiration et du sentiment. Constantinople capitale serait La Mecque slave des temps futurs.

Ce sont ces idées et d'autres analogues, fomentées et manipulées dans les sous-sols, qui, finalement, ont fait sauter l'édifice bureaucratique fondé par Pierre le Grand. Nicolas II, comme ses détracteurs, est enseveli sous les ruines. Cependant, le peuple que la foi slave transfigurait ainsi restait bien loin du rêve, embourbé dans son silence.

Maintenant, les reconstructeurs se présentent en foule. L'Allemagne au premier rang. On sait que sa main est lourde et ses devis chers. Mais la Russie n'en est pas à sa première erreur. On pousse les puissances occidentales à se présenter, mais elles sont si loin! Et puis, elles savent si peu et se sont laissé tromper si souvent!

Pour reprendre l'édifice à pied d'œuvre avec force, désintéressement et mesure, il faudrait, d'abord, connaître les points de contact entre les aspirations et les sentiments du peuple et ceux de l' "intelligence", puis les combiner pour en produire une force unique. La difficulté est là. Si l'on déterminait cette force, la règle serait de s'appuyer sur elle et sur elle uniquement. Se méfier des improvisateurs brillants (ils abondent en Russie), des mécontents (ils surabondent dans toutes les crises), des souffleurs de haines et de rancunes (on les a vus à l'œuvre!). En un mot il faudrait étudier, penser, réfléchir avant de se mettre au travail, et puis aller droit devant soi et suivre une ligne nettement tracée...

C'est ce qui nous manque peut-être. En tout cas, c'est ce qui a manqué à Nicolas II: il ne savait que sentir et subir. Si l'on s'en rapporte à la dernière lettre de lui, récemment publiée, la catastrophe, qui ne l'avait pas surpris, ne l'avait pas changé. Il est resté triste, résigné, fataliste... Russe jusqu'à la fin.

G. HANOTAUX.
de l'Académie française.

CONDITIONS DE GUERRE ET LE SERVICE DE TELEPHONE

Tous les opérations du téléphone réalisent qu'elles travaillent dans des conditions pesant à lors inconnues dans notre vie nationale, et en faisant son service d'une façon efficace elle accomplit un devoir patriotique comme le soldat dans les tranchées.

Elle sait que le surcroit de travail dans les téléphones est dû aux activités de la guerre et que c'est chose reçue qu'elle fera face au nouvel état de choses avec grâce.

Ainsi l'augmentation du travail se reflete dans votre service de téléphone par sa lenteur ou que le numéro soit plus souvent occupé, souvenez-vous que l'opérateur n'est pas entièrement à blamer.

Nous apprécions la coopération.

T. BARTON BAIRD,
Gerant du District
Cumberland Telephone and Telegraph Co.

L'HOMME D'AFFAIRE

Train de Service
Rapide et Commode, à
HOUSTON
GALVESTON — DALLAS

SURETE	Quitte, Nouvelle-Orléans,	12:20, M.di.	8:15 P. M.
SERVICE	Arrive, Houston	11:15 P.M.	7:15 A. M.
RAPIDE	Arrive, Galveston	9.30, A.M.	9:30 A. M.
CONFORT	Arrive, Dallas	7:20 A.M.	7:50 P. M.

Chars dortoirs éclairés à l'électricité, durant le trajet.
Chars à sièges
Repas et char d'observation, sur le train de midi, de 12:20
227 St. Charles St.—CITY TICKET OFFICE—Phone M. 4027

Petites pilules de Carter pour le foie
Vous ne pouvez pas être à la fois constipé et heureux
Petite pilule
Petite dose
Petit prix
Un remède qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue
les véritables portent la signature
L'absence de fer dans le sang fait disparaître les couleurs de bien des visages, mais Les pilules ferrugineuses de Carter rendront les couleurs à la plupart des gens pales

Translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Saturday, Sept. 7, 1918, as required by Act of October 6, 1917.

CONTRE L'ALCOOLISME.

Le Comité de la Croix-Blanche Nautaisse groupe actuellement toutes les réclamations contre la violation des lois antialcooliques et va mener une campagne énergique afin que l'application de ces lois soit respectée.